

Le Jour, 1953
13 Mars 1953

UN MALAISE CHRONIQUE

Le malaise chronique des pays arabes tient **en premier lieu** à leur situation géographique. Aucun nationalisme, aigu ou tempéré, ne peut faire abstraction de cela.

Il y a des « aspirations » arabes fort légitimes dans l'absolu, **mais qui ont la géographie contre elles**. C'est un fait **naturel** qui apparente le cas de Suez à celui de Panama.

Les principaux pays arabes se trouvent à la jonction des trois continents de l'Ancien monde. Ils sont plus que jamais la route, le carrefour, le centre d'une stratégie à l'échelle de la planète. Ils sont, de plus, la première région pétrolifère du monde. **Aucune politique nationale ne peut ignorer cela.**

Les fatalistes, s'ils le contestent, devraient s'y résigner, en se plaçant sur le plan de la sagesse divine ; et ceux qui ne sont pas fatalistes, en se plaçant sur le plan de la sagesse humaine.

L'incessante, l'épuisante revendication du monde arabe pourrait et devrait faire place à un effort lucide et constructif. **Les Arabes, comme cinquante autres peuples et nations, ne peuvent plus vivre politiquement dans la solitude. Toute la question est là. Et l'issue logique est justement la défense commune. Par défense commune on entend aussi bien la défense d'un territoire que celle d'une foi et d'une législation, c'est-à-dire d'une civilisation.**

Pour peu qu'on soit chef d'Etat ou chef de gouvernement, on ne doit plus oublier ces choses. Tout le monde sait par exemple que dans la mesure où l'Europe sera absente de l'Asie et de l'Afrique, l'Amérique, désormais, y sera présente. Quelle différence fondamentale fait-on entre l'Europe et l'Amérique, entre les Etats-Unis et le Royaume-Uni, entre cet aspect ou cet autre aspect de l'Occident et de la civilisation ?

Pour résoudre leurs problèmes, les Arabes devraient prendre conscience un peu plus du réel. **La lutte contre la nature des choses à laquelle ils se livrent conduit à la révolte, au découragement, à la ruine, à la mort.** Elle ne vaut rien pour leur bonheur et pour le repos de nos contemporains et de notre postérité.

Le point de départ doit être maintenant l'interdépendance des nations et le remembrement politique de la terre, dans le respect des souverainetés évidemment mais dans la compréhension des nécessités.

La « pénurie » de dollars dont la terre entière se plaint n'est que le nom allégorique et pudique que l'on donne au triomphe de l'industrie américaine.

Aucune politique nationale **dans les pays de second rang** ne peut plus demeurer complètement étrangère à celle d'une **puissance « mondiale »**.

Et les puissances « mondiales » combien sont-elles ? Quels sont les pays dont on peut dire aujourd'hui qu'ils ne sont pas du second rang mais du premier ?

La politique internationale, au fond, n'est pas aussi secrète et mystérieuse qu'on le croit. Elle dépend toujours, dans son essence, d'un raisonnement rigoureux.

Quand les pays arabes connaîtront mieux leur propre structure, quand « l'anatomie » politique les aidera mieux à faire leur politique, ils seront sur le chemin de l'ordre et de la prospérité.

Pour le moment, c'est le tumulte dans la nuit, la controverse dans l'anarchie des idées.

La clé d'une politique des pays arabes qui ne soit pas une inconséquence, c'est de mieux établir la relation entre les effets et les causes.

On ne nous a jamais dit pourquoi, au sein de la Ligue arabe ce qui est permis et recommandé à la Jordanie par exemple, n'est pas permis aux autres nations. C'est un paradoxe, parmi quelques autres.